

Rio de Janeiro. Le 11 Avril 1878.

Mon cher Gustave
Concilio
hélas!

M

Quel siècle je n'ai pu causer avec toi! mais il y a au moins deux siècles que je n'ai reçu de tes chères nouvelles! Comme c'est long, onze jours, quand on souffre d'une séparation; il faut que les dates soient là, pour que je puisse croire que j'ai reçu ta lettre le 30 mars et que celle que je t'ai écrite à Lisbonne n'est datée que du 1^{er} avril.

Nous nous portons tous bien, j'espère qu'il en est de même de toi. J'attends l'Express avec impatience, il doit entrer aujourd'hui et il me semble que la lettre qu'il doit m'apporter renfermera quelque chose en plus de mon cher et petit absent, un peu de l'air, un peu de ce que tu as vu, pensé, dit, ou fait pendant les 24 jours que tu as passé sur ce vapeur.

Notre petite Lucie te réserve les plus précieuses de ses plus douces caresses: quand on lui demande: Onde está papaizinho? elle fait un joli sourire à ta photographie et t'envoie un baiser. Et si on lui met le portrait dans les bras, elle le couvre de baisers, honneur qu'elle ne m'a pas encore fait et cependant, si tu voyais comme elle m'aime et comme elle me serre dans ses petits bras! C'est si bon les caresses d'un enfant, et leurs sourires sont d'un ange, et vous réjouissent le cœur! Gabrielle parle un peu mieux, elle n'oublie pas, le soir, de me dire, en prenant ma tête dans ses deux petites mains: "Este beijo é para papai, este beijo é para mamãe." Nos quatre aînés naturellement comprennent déjà mieux la séparation qu'un petit père gâteau. Je reçois à la minute un petit mot de maman qui me demande pour donner à tete au petit Adrien, j'y cours!

Le 12 Avril. - Je continue aujourd'hui ma causerie d'hier, cher
bien aimé. Le bébé de Léonie va bien et a passé une bon-
ne nuit. Ce pauvre petit est né très-faible et pour com-
ble de malheur il a eu la jaunisse au bout de trois
ou quatre jours et l'a encore; de plus Léonie souffre
des seins ce qui l'empêche de bien donner à têter. Il
paraît que presque tous les nouveaux nés, ont la jaunisse
ou la brotueja braba, à cause de l'excessive chaleur
que nous avons eu, cela dit, par le Dr. Valderram. En-
fin ce qu'il y a de sûr, c'est que cet enfant gémissant jour
et nuit et ne voulant presque pas têter sa mère, non pas
par manque de lait, mais parce que les seins sont trop
durs et l'enfant trop faible pour tirer; maman m'a
fait appeler pour voir s'il prendrait mon sein et je
t'avouerai que j'ai été un peu effrayée car le matin
Justo m'avait déjà apporté un billet où maman pa-
raissait inquiète, elle aurait voulu que je devine sa
pensée et que je vienne de moi-même offrir mon
lait, seulement ce que je n'aurais jamais fait, car mon
enfant a dix mois, mon lait trop fort pour un nou-
veau né aurait pu lui faire mal et tu comprends si
j'avais envie de risquer les suites. Me faisant appeler,
j'aurais eu mauvaise grâce à refuser et la responsabilité
n'était plus la même pour moi. Enfin heureuse-
ment loin de lui faire du mal, une seule fois qu'il
m'a tété, lui a donné des forces et un sommeil très-cal-
me toute la nuit. Léonie dit même qu'elle sentait que
l'enfant tétait avec plus de force une fois que j'étais par-
tie. Ce matin j'y suis retournée, toujours sur la de-
mande des autres, et il a très-bien tété, seulement comme
mes enfants étaient seuls, Elise ayant voulu passer la
journée au bargo dos Leões, je n'ai fait qu'aller et ve-
nir. Léonie et Maman n'ont rien d'y retourner demain
soir. Camille m'a redonné une nuit hier soir et m'a beau-

coup remercié. - Oh, je ne t'ai pas encore annoncé la
naissance du second enfant d'Edmond. C'est encore
une fille, mais une grosse et forte fillette, très vorace,
pleine de vie. Elle est née le 6 avril et quoique plus
jeune de 15 jours que le petit Etienne, elle est plus
grande et plus forte que lui. Leocadinha ~~est~~ très heu-
reuse, cela s'est fait en deux heures de temps, l'accouchement
a à peine eu le temps d'arriver, dix minutes de plus,
l'enfant était née. Edmond n'est pas trop désappointé
le nouveau bébé sera la petite compagne de Clothilde.
Et puis, pour la seconde fille on ne dit encore trop rien.
D'ailleurs, nous autres, nous savons à quoi nous en tenir
sur ces désappointements, cependant, chéri, il ne faut pas
nous plaindre, Dieu sait ce qu'il fait. Dans tous les cas
il vaut mieux avoir des filles bien portantes que des gar-
çons chétifs. Nous n'en avons qu'un, fils, c'est vrai, mais
c'est un bel échantillon, un beau petit garçon de 5 ans,
que Dieu nous le conserve, et surtout qu'il en fasse
un homme, et un homme de cœur et intelligent! -
Depuis la naissance de la petite fille de Leocadinha, j'ai
été la voir deux fois. Leocadinha m'a reçu avec beau-
coup d'affection, m'a reproché d'être méchante, de ne pas
l'aimer, elle qui avait voulu être mon amie &c &c alors
je lui ai dit que je l'aimais beaucoup et qu'elle m'a-
vait qu'à venir me voir plus souvent pour s'en aperce-
voir. Je crois qu'elle ne restera plus longtemps chez sa
mère, elle commence à sentir le besoin d'un chez elle; heu-
reusement, de ce côté là, elle n'a absolument rien à reprocher
à son mari, c'est bien elle qui a abandonné sa jolie pe-
tite maison du Largo dos Beves et elle ne sait pas ce qu'elle
a perdu: Deux nouveaux mariés font si chaudement leur
nid dans leur première maison, que ce souvenir ne quitte
plus leur cœur. C'est si bon les luttes et les joies des premières an-

nées, quand on est là à se tatomer, à se connaître et à
 s'incruster dans le cœur l'un de l'autre! - Je n'ai pas été
 au large des bords d'un anneau passé. Notre Mathilde qui
 était l'unique qui n'avait pas payé son tribut à la fièvre,
 se levait pour la première fois, depuis 4 jours. Ce n'était
 rien de grave, heureusement, Dieu m'épargne les angoisses
 d'une grave maladie. C'était "uma febre da quadra"
 comme nous l'avons tous eue. Et toi, mon bien aimé, cela
 me tourmente tant de te voir dormir seulement avec
 du chloral, si'en abuse pas je t'en prie. Tu ne me parles
 pas de M^r. Millard, tu as eu tort de ne pas lui faire une
 visite de malade ou d'ami reconnaissant, car enfin c'est
 lui qui t'a envoyé à Plombières, et cela t'a toujours fait
 tant de bien. La famille vient me voir de temps en temps,
 ils sont tous très affectueux pour moi pour nos enfants.
 Maman est plus aimante, papa me voit avec plaisir,
 cherche à causer avec moi, au milieu de toute la réunion
 des dimanches, ou tu sais que chacun tire un peu de son
 côté, soit avec son mari, sa femme, soit avec ses enfants.
 Rien qu'à la manière dont papa me serre dans ses bras
 à l'arrivée à la sortie, on voit qu'il comprend ce qui se
 passe en moi et cela fait tant de bien, de sentir une petite
 marque d'affection en plus, quand on est dans la peine.
 Je sais bien qu'ils m'aiment toujours et qu'on ne peut
 pas dans la vie être toujours aussi expansif, mais quand
 on souffre, sans rien dire, et qu'on se sent compris,
 malgré soit, le cœur est attiré vers celui qui vous montre
 plus de sympathie. Dans la souffrance c'est presque tou-
 jours rude de parler la première, mais c'est doux de
 se voir devinée et d'avoir le cœur réchauffé par un regard,
 une pression de main, une bonne parole. Que n'es-tu là, cher
 cher aimé mari, ou plutôt pourquoi ne suis-je pas à côté de
 toi pour finir de deviner ce que tes chères lettres ne me disent pas

Qui, cher aimé, j'ai reçu hier tes deux bonnes lettres
du 19 au 22 mars. Mon "palpito" dirait vrai, l'Ho-

*Chère-à-elle
la famille*
Mgly devrait forcément m'apporter quelque chose en
plus que tes autres lettres. Quels lettres, chéri aimé, comme je
t'aime dans tes lettres! comme je suis heureuse d'être aimée
par toi, d'être ta femme, ton bien, ton tout! Et nos chers
enfants, quel amour, quel abnégation tu as pour eux.
Et tu voudrais me faire croire que tu as quelquefois
des idées fâches en pensant à l'avenir? oh non, c'est im-
possible tu ne peux qu'avoir des idées nobles et courageu-
ses. Du courage, mon chéri aimé, qui donc ne lutte pas
dans cette vie! Mais tu en as, je le sais moi, quoique tu
ne veuilles pas l'avouer, et à nous deux, nous ne le lais-
serons pas s'envoler. Que me parles-tu de mes mérites,
de la fortune que tu me dois et que coûte que coûte tu
voudrais me donner ainsi qu'à nos enfants? Nous ne t'a-
vons apporté et nous ne te donnons que tout notre amour,
et bien, c'est l'unique chose que tu nous doives, rends-le-
nous au centuple et tout est dit. Moi aussi j'aurais
voulu t'apporter une grosse dotte pour t'aider, pour que
tu puisses jouir de tes rentes, surtout quand tu souffles,
et bien, je ne l'ai pas eue, cette dotte, faut-il me casser
la tête pour cela? Non, je tâche seulement, par mon
amour, par mes soins tant pour toi que pour les enfants,
par mon courage, par le travail que je puis faire dans
mon ménage, de t'aider, d'élever les enfants le mieux et
le plus économiquement possible, et je sens que tu me
pardonnas d'être née sans dotte par l'amour, les soins
que tu me prodigues. Sais-tu que tu me fais avoir
des remords? je n'accomplis donc pas mes devoirs, je ne te
montre donc pas d'affection, que tu ne sentes pas dans ton
cœur cette satisfaction, ce je ne sais quoi qui te montre que
moi aussi je te "pardonne" de ne pas avoir su me donner une

fortune. Va, mon chéri, ne t'accuse de rien, personne à Rio
et même à Paris, et moi plus que tout autre, nous ne pou-
vons te reprocher d'être malheureux dans tes affaires par
involence, par manque de travail ou d'intelligence. Donc
mon Gustave, ne te fais pas de reproches, tu as fait jusqu'à
présent ton devoir et c'est moi qui te dis que tu le feras
jusqu'au bout honnêtement et courageusement. Avec l'aide
de Dieu, vois-tu, nous arrivons à élever sérieusement nos en-
fants et ce n'est peut-être pas un malheur s'ils sont élevés un
peu plus durement, leur cœur et leur intelligence se formeront
pour la lutte de la vie. Je regrette, mon aimé, que tu ne
me parles pas de tes affaires dans tes lettres. Depuis longtemps
d'ailleurs, tu ne me dis plus rien sur tes idées sur tes actions,
et le plus souvent tu ne me parles d'une affaire que lors-
que la catastrophe est arrivée et que forcément je l'aurais
apprise, ou bien pour m'annoncer une bonne vente faite &
finie. Je sais bien que ton unique but dans cette manière
d'agir est de ne pas vouloir me tourmenter et me faire par-
tager tes soucis; et bien, tu as tort, cher aimé, certes la plupart
du temps je ne pourrais te donner aucun conseil, je ne com-
prendrais pas, je te chicanerais, je te contraindrais dans tes idées
dans ta manière de voir, mais c'est cette lutte quelquefois
qui fait ouvrir les yeux et qui vous fait sentir bien des choses
que l'on ne voyait pas. De plus, tu crois m'éviter un sou-
cis, mais tu m'évites rien du tout, je lis à demi tes pensées,
je souffre de te voir préoccupé, je te questionne, cela te
contrarie, tu me réponds mal et nous boudons; cela n'a-
vance à rien. Tu m'as souvent dit: "Dis-moi toutes tes
pensées, tes actions, bonnes ou mauvaises", et bien, cher aimé
est-ce que j'exige trop en te demandant la même mar-
que de confiance? Je n'attends rien de mal de ta conscien-
ce, rien d'inavouable dans tes affaires, cependant admettons
qu'il y ait quelque chose qui ne te semble pas tout à

fait bien, à qui donc, dois-tu te confier si ce n'est à ta
femme? et si elle te dit que c'est mal dois-tu lui en
vouloir? Ne dois-tu pas au contraire avoir encore plus con-
fiance en elle? Mais je radottes, pardonne-moi, chéri,
simplement tu évites de me parler d'affaires parce que tu
crois que j'ai assez de mes soucis de ménage. Et bien,
tu te trompes: Six enfants, l'expérience, les réparations
la responsabilité complète de ma petite famille, de mes
actions de mes pensées, pendant des mois et mois, cela
m'a formé le caractère. Je suis un peu homme, main-
tenant, je dois agir et faire de moi-même et en avoir
la responsabilité de toutes mes actions. Je sens en moi, une
force de volonté que je n'avais pas, cela ne te donne-t-il
pas confiance, cher maître? Je suis ta femme, mais je
veux être aussi un peu ton compagnon ton associé in-
tellectuel, dis, chéri, me sens-tu digne de cette confiance?
et s'il me manque encore quelque chose, ne pourrais-
tu pas me l'apprendre sans te donner beaucoup de peine?
— On m'appelle pour le dîner pour la troisième fois,
il paraît, je n'avais rien entendu. Je cours donner la
soupe aux enfants et d'autant plus vite que je ne sais
pas trop tout ce que je te dis depuis un moment. Il
n'y a qu'une chose que je n'oublie pas: c'est que je t'aime
— le 14 Avril. — Impossible de t'écrire un seul mot
hier, mon chéri, voilà 4 jours que je viens donner à
têter au petit garçon de Léonie. Je crois que décidé-
ment elle ne pourra nourrir son enfant, elle n'a pres-
que pas de lait et maintenant que l'enfant prend
des forces il commence à ne plus se contenter de si
peu. Mon lait ne lui fait pas de mal, loin de là,
et il passe une bonne nuit si je lui donne à têter
seulement une fois. Je me prête avec plaisir à rendre
ce petit service, d'ailleurs le pauvre petit tète si peu qu'il

ne me fatigue pas beaucoup. Aujourd'hui, dimanche des
 Rameaux, je suis installée au Largo dos Leões depuis 10
 heures du matin. Maman a pris ses places pour prépa-
 rer et amener les enfants ici, ensuite après le déjeuner,
 et moi je suis venue faire déjeuner le petit neveu. Il
 a toujours un reste de jaunisse mais va bien. Léonie va
 essayer de le nourrir avec le biberon et si décidément
 elle ne peut continuer, elle prendra une nourrice. Il est
 2 heures, mes enfants jouent au Largo dos Leões avec les as-
 sovios des Rameaux et moi je t'écris dans le petit sa-
 lon. J'entends papa qui fait ses plumes dans la salle à
 manger, maman, mes frères, mes sœurs causent dans la
 chambre de Léonie. Elle ne descendra que le jour de
 Pâques. Les enfants ont reçu avec un plaisir immense
 les images que tu leur as envoyées. Ils les ont couvertes
 de baisers, surtout là où tu avais écrit leurs noms, ils
 disaient même que c'était dommage de les coller sur
 leur album car ton écriture serait cachée, Gabriella
 couchée avec la sienne, sous son oeillet. N'est-ce pas,
 cher petit mari, que cela fait plaisir de leur voir ces
 petites marques d'affection? — Papa s'est occupé de
 leur assurer une vie, il m'a donné un reçu de la
 banque. Vraiment, Rio est maternelle cette année-ci.
 Presque toutes nos connaissances ont à pleurer un des leurs,
 ou parent ou amis. Ces pauvres M^{rs} Lebercy, De Cuyper,
 Rego Macedo (père de cette Manchita qu'on dit si belle) le
 jeune Normand, ne sont plus de ce monde. Lebercy est
 mort tout doucement, sans souffrances, en s'endormant. De
 Cuyper est mort d'une typhoïde à la Tijuca c'est Pan-
 dia qui l'a veillé. Pauvre M^{me} Robillard, elle doit trem-
 bler pour son mari, mais il faut espérer que Dieu
 l'épargnera de ce côté là, au moins pendant quelques années
 encore. N'est-ce pas, chéri, c'est triste toutes ces morts surtout quand on
 est soi-même en danger. Victor

3.
rue Da
Marina
11.
Botafogo.

Grâce à Dieu nous avons eu une série de pluies
qui sont, je crois, la fin de l'été, et tu n'auras
pas au moins à souffrir d'un trop brusque chan-
gement de température. Je suis si heureuse, mon
cher Gustave, de te revoir ! tu recevras cette lettre à Dackau
je n'aurai plus qu'une douzaine de jours à attendre
pour te revoir, pour t'embrasser, c'est si doux cette pensée !
Mais en même temps je voudrais prolonger ton séjour
à bord, c'est au moins un moment de repos que te don-
nent tes affaires et quoique tu ne m'en dises rien, je sens
que tu as beaucoup de soucis. Pauvre cher aimé, que ne
puis-je t'aider ! mais tu me diras tout, tout, n'est-ce pas,
cher mari ? ^(c'est qu'au fait j'ai fait pour la 1^{re} fois à un collègue pour lui dire) si je ne puis t'aider, je puis, au moins parta-
ger tes soucis, — A 11 heures du soir. Comme tu le vois
par la différence d'heure j'ai été interrompue brusque-
ment, par des visites et je te continue ma lettre, chynous,
dans ma chère et jolie chambre, il ne manque que ta
présence pour la rendre tout-à-fait adorable. J'ai couché
les enfants, ils dorment, grâce à Dieu, d'un sommeil
doux et tranquille. Mais, Paul et Georges qui m'ont
accompagnée sont restés à causer jusqu'à 10 heures voi-
là pourquoi je me mets à écrire si tard. Donc, com-
me je te le disais, j'ai été interrompue par des visites.
M^r et M^{me} Vainville qui font leurs visites d'adieu.
Naturellement ils ne m'ont pas trouvée à la maison.
Ils ont été aimables comme toujours et m'ont chargée
de mille salutations pour toi et de mille regrets de ne
pouvoir te rencontrer en route. Ils partent le 24, par
le Tague et auront pour compagnons de voyage M^r
Jacobina, sa femme et deux enfants. Cela sera au
moins une compagnie pour eux. L'autre visite qui est
arrivée, c'est Claire et sa fille, naturellement il fal-

fait aussi que je me présente au salon. Claire passe
le 1^{er} juin par le Sénégal (rien que ce nom, me fait
tant de plaisir, devines-tu pourquoi?) Ils feront l'en-
cain de leurs meubles le 9 mai, peut-être le jour de
ton arrivée, car il ne faut pas oublier que le Sénégal
est un bon marcheur. A propos d'encain, tu sais que
j'oppose que tu sois courtisée ou tout autre chose, mais
encainement, non, ce métier ne me revient pas, et surtout
qu'il n'est pas si lucratif que cela. Claire et M^{me}
Paul de qui j'ai reçu une lettre aujourd'hui, m'an-
nonçant ta rencontre avec sa mère, te font gloire aussi
mille souvenirs affectueux. - Parlons un peu de la gran-
de nouvelle que tu m'annonces dans ta lettre du 2 B^{re}.
Certes non, mon Gustave, je ne suis pas fâchée qu'on
vous ait fait faire la paix à ton frère et à toi.
Je voyais trop bien que tout en souffrant de l'injus-
tice de Charles, de son peu de délicatesse et de conscien-
ce vis-à-vis de toi, tu souffrais aussi de cette froideur
qui existait entre vous depuis 15 ans. Je suis au contrai-
re très-heureuse, que la haine n'ait pas subsisté plus
longtemps dans ^{une} votre cœur. ^{Dieu m'accorde aussi l'apaisement entre mes 2 fils, par le moyen} Je suis même persuadée
qu'elle n'a jamais eu de place dans ton cœur, c'était
la force des choses qui t'obligeait si longtemps à brouter
avec un frère. ^(c'est toi!) Cependant je l'avoue, je n'aurais pas
voulu que tu fasses les premiers pas, c'était une manière
de s'excuser, et tu étais dans ton droit, tu étais l'offen-
sé, dans tous les sens; mais puisque un tiers s'en est mêlé
et que ce tiers, surtout, est une sœur qui t'aime beaucoup
je suis au contraire très-heureuse que vous ayez fait
la paix, je désire même que vous l'ayez faite plus
complètement, car cette première entrevue était natu-
rellement un peu pénible des deux côtés. Je me regrette

qu'une chose, c'est ne pas avoir été présente à cette entrevue.
J'aurais peut-être gêné les autres, ils ne me considéraient
pas bien ^{encore} comme de la famille, cependant pour toi, j'au-
rais voulu être présente, quitte à m'imposer un peu à ta
famille, car tu es mien plus qu'à n'importe qui de ceux
qui étaient là réunis. Pourquoi n'ont-ils pas cherché
à vous unir pendant mon séjour à Paris? Cela me
ferait de la peine si je pensais que c'est moi qui ai
mis le moindre empêchement. Certes, je n'aurais jamais
voulu que tu fasses seulement un semblant d'excuses, et
je crois que de ce côté là tu avais autant d'orgueil
et de volonté de respecter ton droit, que moi; mais je
te le répète, mon bien aimé, je suis très-heureuse
de cette bonne nouvelle; c'est toujours triste, les brouilles
dans les familles et vivant si loin, sais-t-on si on se
revient? Je ne te demande cependant qu'une chose,
mon cher aimé, c'est de ne jamais plus te laisser
dominer par ce frère tu en souffrirais forcément beau-
coup plus dans l'avenir. — Je suis heureuse du bon accueil
que ta famille, la mienne et des amis t'ont fait; il
faut cependant, mon Gustave, me pardonner un
petit péché, je ne puis m'habituer à ne pas partager
chaque instant de ta vie et voir que d'autres te regar-
rent, te font fête, t'embrassent pendant que je suis à
deux mille lieues de toi. Dieu sait si on a seulement
un petit souvenir pour la pauvre Eugénie. Peut-
être ne méritent-ils jamais son souvenir au tien et est-
on très-heureux de te posséder tout seul et de se faire
l'illusion que tu es encore garçon. Heureusement, au
moins de ton côté, je t'aime tellement, que l'élection
de mon amour doit te tourmenter si tu es en train
de m'oublier et puis, mes longues épîtres qui te tour-
ment sur le dos au moins six fois par mois doivent
te réveiller et te faire souvenir que ce oncle va à corda

vai a cazamba". Ainsi, cher aimé, il faut t'assujettir
à ta chaîne et ne pas finir par voir que tu es encore
garçon par ce que tu voyages seul et te trouves entouré
des Maurets et d'amis des Maurets. — Je ne sais pour-
quoi, il me semble que tu dois être plus content
de la fin de ton voyage que du commencement. Il
me semble que tu as dû t'attacher quelque chose d'autre
en cas que tes affaires continuent sans bénéfices et que
dans tous les cas tu vas laisser les cafés de côté, il faut
être déjà riche pour se risquer dans ce jeu. Sam-
ville m'a dit aujourd'hui qu'il avait su que tu avais
arrangé différentes affaires à Bondou. Il est plus avancé
que moi, je suppose qu'il parlait des beurres, je sou-
haite de tout mon cœur que tu tires quelques satisfac-
tions de ce voyage. Ah, mon cher ingrat, comme je
m'en vais te gronder de ne plus avoir confiance en
moi. Tu sais, que je ne te recevrai avec plaisir que
si tu me promets de me faire passer par tous
tes soucis, par toutes tes angoisses. Vêlami, tu ne m'aimes
donc plus? — Faria ne part plus pour l'Europe, il se dé-
tache de vouloir acheter une compagnie de chemin de
fer pour 2000 contos, s'il réussit, qui sait s'il n'y a
quelque chose à faire, une bonne place à obtenir.
Mais, quoi, cela n'avancerait probablement qu'à vivre
au jour le jour. — Adieu, mon aimé, mon cher mari,
je vais embrasser chacun de nos six chéris pour toi.
Bonsoir, mon maître, mon amour, mon tyran, mon tout.
Tu fais bien de n'être pas là, je ne te laisserais bien
sur pas dormir, car il me passe des idées folles par
la tête. Vois-tu, mon Gustave, il faut te ménager pour
m'aimer encore bien bien longtemps, je t'aime tant, tant,
tant, et nos six enfants, qui les aimeraient comme toi?
Ta petite femme à toi, bien à toi seulement Eugénie Maurel.